



*Écriture du trauma ou traumatisme de l'écriture dans  
Le seuil du moment de Leila Hamoutene  
Writing of trauma or traumatism of writing in Le seuil  
du moment of Leila Hamoutene*

Benzid Aziza

Université Mohamed Khider -Biskra  
(Algérie)

a.benzid@univ-biskra.dz

Résumé:	informations sur l'article
<p><i>Cet article ambitionne de comprendre dans quelle mesure Leila Hamoutene dans son roman Le seuil du moment publié en 2021 procède à l'écriture du trauma individuel de ses protagonistes, associé au drame national des années 90. Ce qui conduit à un traumatisme de l'écriture qui se manifeste à travers des jeux polyphoniques, vecteurs d'une multiplicité de voix narratives et signes de souvenirs traumatisants prenant fin avec le mouvement populaire et pacifique du Hirak qui endosse la fonction thérapeutique de guérison.</i></p>	<p>Reçu 26 Octobre 2022 Acceptation 14 février 2023</p> <p><b>Mots clés:</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>✓ Écriture</li> <li>✓ trauma</li> <li>✓ traumatisme</li> <li>✓ polyphonie</li> <li>✓ Hirak</li> </ul>
Abstract :	Article info
<p><i>This article aims to understand to what extent Leila Hamoutene in her novel Le seuil du moment published in 2021 proceeds to the writing of the individual trauma of its protagonists, associated with the national drama of the 90s. Which leads to a traumatism of writing which is manifested through polyphonic games, vectors of multiple narrative voices and signs of traumatic memories ending with the popular and peaceful movement of Hirak which takes on the therapeutic function of healing?</i></p>	<p>Received 26 October 2022 Accepted 14 February 2023</p> <p><b>Keywords:</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>✓ Writing</li> <li>✓ trauma</li> <li>✓ traumatism</li> <li>✓ polyphony</li> <li>✓ Hirak</li> </ul>

## 1. INTRODUCTION

Débordant de son champ d'étude clinique initial, le concept de trauma a envahi celui des recherches littéraires dans une perspective interdisciplinaire à la croisée des sciences humaines et médicales, allant jusqu'à l'émergence d'une nouvelle discipline « Trauma studies ». Cette dernière, créée aux Etats-Unis dans les années 1990, s'intéresse essentiellement à la constitution d'une théorie critique qui trouve dans les productions littéraires un terrain de plus en plus fertile pour étudier l'expression du trauma dont l'étymologie « parle de trouée, de blessure tout à la fois béante et profonde, flagrante – c'est-à-dire au sens propre, qui brûle - et intime, que roman, poésie, cinéma, bande dessinée... se donnent pour tâche d'explorer et que l'analyse critique dévoile, reprend, interroge et recrée. » (Amfreville, 2015)

Il convient de dire que *Le seuil du moment* fait partie de la production littéraire qui tourne autour du Hirak, qualifiée désormais de « Littérature du Hirak », succédant à celle de l'urgence qui a marqué les années 90. Devenant le leitmotiv de leurs récits, nombreux écrivains se sont hâtés de rendre compte de ce mouvement populaire qui reflète les attentes, les préoccupations et les rêves des générations aspirant à une vie meilleure. Le premier roman qui inaugure cette nouvelle phase dans le paysage littéraire algérien est celui de Mohamed Ben chicou *La casa Del Mouradia* (2019).

Suivant cette optique, *Le seuil du moment* de son auteure Leila Hamoutene

procède à l'écriture du trauma de ses personnages, ayant vécu des expériences traumatiques individuelles ou collectives causées par les événements sanglants des années 90 en Algérie, ce qui nous conduit à nous interroger sur la manifestation de ce traumatisme dans l'écriture de Leila Hamoutène. Nous estimons qu'il est perceptible à travers des jeux polyphoniques, signes de souvenirs douloureux prenant fin avec le mouvement de Hirak qui prend l'apparence d'une thérapie. Ainsi, dans ce sillage « hirakiste », le roman de Leila Hamoutene débute sur une scène des manifestations populaires et pacifiques du Hirak, celle du 22 février 2019 où l'héroïne Warda, une journaliste qui travaille comme correctrice dans une maison d'édition, décide d'y prendre part après avoir vécue une trentaine d'années en reclus après l'assassinat de son mari Zinedine par les terroristes en 1995. Adoptant la pluralité des voix narratives, commence alors le récit de plusieurs personnages à travers l'histoire de la jeune femme sur un fond de souvenirs traumatisants de la décennie noire, rattrapé par le présent du Hirak plongé dans l'espoir d'une Algérie nouvelle. L'objectif de cet article sera donc de montrer la manière dont le trauma est mis en texte dans ce roman, en s'appuyant sur le caractère polyphonique généré par le traumatisme de l'écriture.

Pour une meilleure saisie du sujet, nous nous pencherons, en premier lieu sur le trauma et ses expressions individuelles et collectives, ensuite, nous nous étalerons sur l'alternation des voix narratives adoptées dans le récit. Finalement, nous

montrons que c'est le Hirak qui se charge de la fonction thérapeutique de la guérison de l'héroïne.

## 2. *Le trauma : quand l'individuel se meut dans le collectif*

*Le seuil de moment* est un récit, qui bien qu'il commence par une date charnière, le 22 février 2019, celle de commencement du Hirak, plonge rapidement le lecteur au cœur des événements dramatiques des années 90 où la mort est le lot quotidien des Algériens : «Une enveloppe sans timbre ni oblitération, une feuille blanche, quelques mots et la mort est à votre porte» (Hamoutene, 2021, p. 63) et qui bascule souvent de l'ordre de l'humain vers celui de l'inhumain telle une bête immonde :

« La mort est là, tu peux la toucher tant elle est présente dans la vie de tous les jours. Ce n'est pas la mort normale, celle qui colle au destin de l'homme, celle qui termine doucement les jours. Non, celle-là est violente, brutale, agressive et, ceux qu'elle traque comme une chasseresse sanguinaire et insatiable sont souvent des jeunes. » (Hamoutene, 2021, p. 121)

Immanquablement, la frayeur liée à la mort prochaine s'installe et augmente au rythme accéléré des attentats ayant particulièrement pour cibles les intellectuels, les politiciens, les fonctionnaires des forces de l'ordre, sans épargner aussi de simples citoyens : «Anniversaire de l'assassinat du Président Boudiaf, souvenir douloureux. Mais depuis, combien de morts ? Il y a à peine une semaine, Boukhobza ; huit jours avant, Boucebcî et avant lui Djaout et tant

d'autres, moins médiatisés.» (Hamoutene, 2021,p.64) D'emblée, ce climat d'inquiétude provoque une panique générale et des attitudes d'effroi et d'insécurité chez les gens qui vivent d'une façon collective ces événements sanglants : « On se méfie des passants que l'on croise, on ne sort pas sans avoir auparavant guetté la voiture ou la silhouette suspecte, la moindre sonnerie vous précipite sur l'œil de bœuf pour tenter d'y devenir l'identité du visiteur. Ami ? Ennemi ? » (Hamoutene, 2021, p. 64) Par ailleurs, les causes de cette spirale de violence relèvent du non-sens et se dérobent à toute explication logique comme dans ce passage où il est question de l'assassinat d'un policier dont le seul crime est d'appartenir à la police: « J'ai accompagné hier la dépouille de père d'un de mes amis d'enfance, il était flic. (...) Il était plutôt babacool. Mais les terros, ils s'en fichent, c'était un flic cela suffisait pour le condamner à mort » (Hamoutene, 2021, p. 121)

C'est dans ce contexte de violence meurtrière que le trauma de l'héroïne Warda puise son origine. En effet, son mari Zinedine fut assassiné avec ses parents dans un faux barrage routier dressé par les terroristes en 1995, en plein remous de la décennie noire. Profondément affectée par sa mort brutale et soudaine, qui survient seulement après deux ans de mariage, elle s'accroche à ses souvenirs comme un rempart contre le spectre de sa disparition :

« Garder mes souvenirs vivaces, m'y plonger sans retenue, voilà qui me convenait davantage, les vertus de la contemplation me séduisaient, elles me rapprochaient de l'idée de l'immortalité de l'âme qui me garantissait de rester en symbiose

avec LUI. » (Hamoutene, 2021, p. 48)

Dès lors, Warda hantée par la mort de son époux, se réfugie dans la solitude ayant comme seule compagnie les moments d'amour partagés avec lui et auxquels elle s'attache d'une façon désespérée qui tourne au traumatisme. C'est ce que Caruth confirme en remarquant que :

« L'événement n'est pas assimilé ni vécu complètement au moment où il se produit, mais seulement de manière différée, par son emprise répétée sur celui qui en fait l'expérience. Être traumatisé, c'est précisément être possédé par une image ou un événement. » (CARUTH, 1995, pp. 4-5)

Effectivement, traumatisée, Warda ne cesse de se mémoriser sa vie de couple même en vaquant à de simples tâches quotidiennes : « Avant de m'asseoir face à mon bureau, je parcours les pièces pour ranger, nettoyer, je suis entourée d'objets qui ont appartenu au couple que nous formions Zinedine et moi-même alors, tout me ramène vers lui, vers nous. » (Hamoutene, 2021, p. 131) Mue par une volonté manifeste contre l'oubli, elle est à l'affût du moindre détail, qui peut lui faire revivre des bribes de souvenirs, signes d'une belle complicité amoureuse : « un livre que nous avons cherché longtemps, me rappellent un moment d'intimité, une sortie en librairie, la réminiscence, imprécise en premier lieu, émerge lentement, se fait plus nette. » (Hamoutene, 2021, pp. 131-132) Il en ressort que, par le recours à ces souvenirs figés dans un passé lointain, la protagoniste laisse

échapper à son insu un désir cuisant de refuser la mort tragique de son mari, d'accepter sa disparition et quitter le carcan des épisodes qui, en dépit de leur aspect traumatisant, n'en demeurent pas sa raison de vivre et sa seule consolation de sa perte. A ce propos, Anne Martine Parent soutient que : « Le trauma consiste donc en une impossibilité d'assimiler et d'intégrer une expérience donnée au moment où elle est vécue et le retour ou la persistance de cette expérience par le biais de symptômes traumatiques – qui deviennent ainsi le mode d'existence du trauma et sa vérité. » (Parent, 2006, pp. 113-125)

Lié également au drame de la décennie noire et ses auspices de terreur, Warda souffre d'un autre trauma, celui de son kidnapping par ses deux frères Kamel et Brahim, des dévoyés, qui ont rapidement adopté le discours intégriste comme couverture à leurs actions douteuses avec la complicité de leur mère qui n'éprouvait que de l'indifférence pour sa fille : « Non contente de couvrir leurs méfaits, de prendre leur parti contre les voisins, elle était leur complice, cachant les fruits de leur rapine qu'elle vendait autour d'elle, prenant au passage sa part du recel. » (Hamoutene, 2021, p. 28) Par ailleurs, les deux jeunes hommes la séquestrent dans une maison au bord de la mer afin de la donner en mariage au Cheikh du quartier pour gagner ses faveurs : « Ce sont tes frères qui ont imaginé cela pour te faire venir jusqu'ici sans encombre, ils sont très habiles, tu n'as pas marché, tu as couru. » (Hamoutene, 2021, p. 160) Il est fort possible que l'enlèvement de Warda soit un hommage à la femme algérienne étant donné qu'il fait référence à celui de centaines de jeunes filles, victimes



de la violence terroriste et qui ont enduré quotidiennement le même destin tragique: « je vais subir le sort des filles dont mes camarades et moi-même parlions avec effroi : des adolescentes souvent à peine sorties de l'enfance qu'on a enlevées pour les marier de force à des terroristes. » (Hamoutene, 2021, p. 161)

Certes, Warda réussit à s'échapper de cette tentative de mariage forcé, cependant, elle en sort traumatisée de cette expérience douloureuse, qui lui laisse d'importantes séquelles :

« Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps et la patience de mes proches pour que s'estompe la peur panique qui me saisissait parfois sans s'annoncer, m'interdisait toute sortie, me jetait sous un lit, derrière une porte, dans une boutique. » (Hamoutene, 2021, p. 169) Ainsi, blessée par l'acte morbide de ses frères, elle le relègue au fin fond d'elle-même, refusant de le faire resurgir dans sa mémoire, tellement elle l'a ressenti comme une trahison de leur part et n'arrive ni à la comprendre ni à l'assimiler : « La trahison de ses frères lui avait été trop pénible pour qu'elle s'y attarde, d'ailleurs, pendant longtemps, elle avait dû faire face aux séquelles de ce choc. » (Hamoutene, 2021, p. 168) Elle en parle seulement vers la fin du roman quand elle s'égaré dans ses souvenirs à l'orée de la nouvelle année : « Les feuillets qu'elle avait couverts d'une écriture tremblante pendant cet épisode dramatique et dont elle avait appris par cœur le texte à force de le lire et de le relire avec Saïf s'étaient déroulés devant ses yeux avec une précision hallucinante. » (Hamoutene, 2021, p.

155). La décision de l'héroïne de révéler cet épisode vient apparemment de sa prise de conscience que son traumatisme allait prendre fin avec le Hirak et que toute sa douleur disparaîtra avec lui, aidée par les souvenirs heureux de son mariage présentés comme le remède magique à tout le mal qu'elle a enduré au sein de sa famille : « Malgré le terrorisme, les assassinats, les massacres, le drame quotidien que nous avons vécu des années durant, nous avons partagé Zinedine et moi-même des années de bonheur qui ont contribué à ensevelir les tristes moments de mon enfance et cette expérience si traumatisante. » (Hamoutene, 2021, p. 169)

Le roman installe l'histoire personnelle de Warda au cœur de l'histoire nationale de toute une société malmenée par la violence terroriste et victime de ses déboires amers. Il n'est donc guère étonnant que le trauma individuel se meut à l'intérieur du trauma collectif dans une relation réciproque de douleur et de traumatisme qui s'avère difficile à dissocier car tous les deux suffoquent dans la marée ensanglantée des années 90.

### ***3. Le jeu polyphonique comme indice de traumatisme de l'écriture***

Comme déjà souligné, la narration oscille entre deux moments historiques importants, celui de début de Hirak en 2019, allant jusqu'à 2020, et celui de la montée du terrorisme dans les années 90, particulièrement l'an 1993. Elle est prise en charge par un narrateur extradiégétique qui intervient dès le début du roman mais qui cède la parole au cours du récit aux personnages qui se relayent la narration, pour raconter leurs histoires et leurs

souvenirs d'une manière ou d'une autre. Il s'agit essentiellement de Warda et de son jeune frère Saïf qui jouent le rôle de narrateurs intradiégétiques, au sens où l'entend Gérard Genette : « Le choix du romancier n'est pas entre deux formes grammaticales, mais entre deux attitudes narratives (dont les formes grammaticales ne sont qu'une conséquence mécanique), faire raconter l'histoire par l'un de « ces personnages », ou par un narrateur étrange à cette histoire. » (Genette, 1972, p. 252) Ce qui conduit, dans la lignée de Bakhtine, à lire une multiplicité de voix narratives prises dans les pièges de la mémoire dans le récit, le colorant d'une forte dimension polyphonique, reflétant le besoin des personnages de raconter leur trauma et exprimer les tourments qui les agitent, causés par un drame individuel ou collectif : « Il s'agit donc de déplacer le récit, de le sortir de ses terres habituelles, de l'exiler dans l'espace douloureux et instable du trauma pour qu'apparaissent tout ensemble l'importance et les limites de ses fonctions de signification. » (Parent, 2006, pp. 113-125)

Effectivement, l'écriture du roman est faite d'une manière singulière qui échappe à la structure scripturale conventionnelle du fait qu'il s'avère difficile de suivre la linéarité narrative traditionnelle pour rendre compte du traumatisme des personnages et leurs souffrances. En effet, le récit est réparti en douze chapitres parsemés de passages écrits en italique, indiquant l'alternance de la focalisation adoptée dans la narration. Ils portent les noms des personnages principaux accompagnés de dates précises si on compte aussi le chapitre dont l'intitulé

est : Journal de Warda-Mars 1993. Il s'agit de : Warda- 22 février 2019, Saïf-Mars 1993, Warda- le 8 mars 2019, Amel-Juin 1993, Warda 15mars 2019, Warda Aout, 1993, Warda- le 18 octobre 1993, Amel-Octobre 1993, Saïf-Novembre 1993, Warda- le 27 décembre 2019, Zinedine-Décembre 1993, Warda-le 1<sup>er</sup> janvier 2020. Le passage d'un chapitre à un autre est le moment de commencer, reprendre, finir des histoires personnelles fragmentées qui s'entrelacent et qui s'entrecroisent avec la tragédie nationale et le Hirak. Le va et vient incessant des voix narratives entre les dates, les événements ainsi que les personnages produit un dysfonctionnement temporel qui génère la rupture chronologique et déconstruit la cohérence diégétique. Ce qui donne le cachet polyphonique au roman, signe du traumatisme de l'écriture elle-même.

Commençons par le premier chapitre : Warda-22 février 2019. C'est le narrateur extradiégétique qui assume la responsabilité narrative de l'incipit :

«De sa fenêtre, Warda aperçoit la Grande-Poste, les toits de l'université, l'alignement des ficus de la ville de chaque côté de la rue aujourd'hui grouillante de monde. L'immeuble fait l'angle entre la rue Didouche-Mourad et le boulevard Mohammed V... La prière de vendredi a pris fin depuis longtemps, la foule grossit, elle scande des slogans qui réclament l'arrêt du cinquième mandat et la fin de ce régime exécré. Aux premières lignes, des jeunes gens, filles et garçons, portent des pancartes.» (Hamoutene, 2021, p. 13)

Et bien que la narration soit assurée par

ce narrateur, il s'éclipse vite et donne la parole au personnage de Warda qui, sous la forme d'un passage en italique, prend la relève par l'interpellation de ses souvenirs qui jaillissent aux sons des manifestants de Hirak :

« Les souvenirs sont là, parfois à ma portée, je les tire vers moi comme on sort un pain du four. Il arrive que le pain soit bon. Une déferlante de sensations fugaces, éphémères mais si vraies dans leur apogée, je m'y livre totalement, me fermant à ce qui m'entoure, faisant même ce qu'il faut pour que rien ne vienne s'interposer entre moi et cette odeur, cette musique, cette image qui me parle de lui, m'en rapproche une fraction de temps. » (Hamoutene, 2021, pp. 14-15)

Inlassablement, la voix de Warda alterne avec celle du narrateur extradiégétique qui répond en écho à ses réminiscences et apparaît comme son double, témoin oculaire de son immense chagrin comme dans ce passage : « Ce sont des moments douloureux qui la plient en deux, la recroquevillent en position fœtal, les mains sur le cœur ou enserrant sa tête, sa solitude l'émeut aux larmes. » (Hamoutene, 2021, p. 15) Ce jeu polyphonique se poursuit tout au long du récit entre Warda et le narrateur anonyme qui adopte « l'italique » comme une identité narrative adéquate aux souvenirs dispersés de l'héroïne et à sa mémoire fragmentée enfermée dans son passé pénible.

L'instabilité de la focalisation permet aussi à Saïf, un garçon handicapé, de prendre la parole pour raconter ses malheurs : « je traîne mes pauvres jambes histoire de ne pas perdre l'habitude de mes mouvements et je me mets à gamberger, à

lire, à gamberger, à lire... Il est vrai que sans diplôme et avec mon handicap, il m'est impossible de trouver une quelconque occupation lucrative. » (Hamoutene, 2021, p. 37) L'intervention narrative de Saïf ne s'attarde pas uniquement sur son trauma lié à son invalidité physique, elle le dépasse pour raconter deux expériences douloureuses d'un duo de ses amis, liés indirectement ou directement à la décennie noire. La première est celle de son ami Rédha, mort accidentellement en mer dans une tentative de migration clandestine :

« Nous nous sommes dit Adieu et il est parti. Je ne l'ai plus revu. (...) Avec la complicité du cuistot, il est descendu dans la cale et a attendu. L'embarquement des marchandises a commencé, il ne s'est pas méfié et lorsqu'une caisse s'est libérée brutalement du filin qui la retenait, il l'a eue sur la tête. Il est resté là jusqu'à Marseille où on l'a découvert, il était mort. » (Hamoutene, 2021, p. 38)

Il s'agit apparemment d'un clin d'œil subtil au phénomène de « la Harga » qui commence à prendre une allure inquiétante à partir des années 90 pour échapper à la mort et rejoindre l'Europe. Cette dernière est la métaphore de l'Eldorado mythique pour une génération dont les espoirs et les rêves s'émiettent au rythme des attentats quotidiens illustrés parfaitement dans le soliloque de Saïf : « J'en ai marre de cette vie ya Rabbi. Quand un algérien, de mon âge surtout, dit cela, c'est que c'est vrai. » (Hamoutene, 2021, p. 122) Quant à la seconde expérience, elle survient quelques

mois après : (Saïf-Novembre 1993). C'est l'histoire de l'assassinant à un faux barrage de route, à la veille de l'Aïd, d'un jeune appelé qui rentrait chez lui en compagnie de son père :

« Ils ont pris un taxi tous les deux. (...) un barrage les a arrêtés, le père tout fier, a dit au militaire qui contrôlait les papiers « Celui-là ne lui demande rien c'est un appelé comme toi. » Sur ce, celui qui avait l'air d'être le chef est arrivé, il a entraîné le frère de Mahmoud à l'écart et lui a collé une balle en plein tête. (...) le père est devenu fou à lier.» (Hamoutene, 2021, p. 122)

Cette voie de témoignage empruntée par Saïf, qui succombe d'ailleurs à une maladie mal soignée, au moment où Warda terminait ses études, revient avec insistance avec le narrateur extradiégétique qui se charge du récit de vie d'Amel dans les chapitres : (Amel-Juin 1993) / (Amel-October 1993) pour rendre compte, à travers son histoire personnelle, des maux qui rongent le pays. En effet, Amel est l'épouse de Bel, c'est un couple d'enseignants sans enfants. Ils sont à la fois les voisins de Warda et Saïf et leurs protecteurs.

Traumatisée par la mort de ses parents à l'âge de vingt ans, Amel, fille unique, a difficilement surmonté leur absence : « La mort de ses parents l'avait choquée, anéantie. Il lui avait fallu s'inventer des raisons de vivre. Les études et les amis n'avaient pas suffi, elle s'était raccrochée au désir des défunts de la voir réussir brillamment et d'emprunter la même voie que son père : l'enseignement

(Hamoutene, 2021, p. 109). Par ailleurs, c'est grâce à son mari Bel qu'elle a pu dépasser son chagrin : « Bel avait remplacé, à mesure que grandissait son attachement pour lui, l'image des défunts et elle tremblait pour lui comme elle avait tremblé pour eux » (Hamoutene, 2021, p. 10). Et ironie de sort, c'est la terreur des années 90 qui les rapproche davantage et consolide leur couple : « Bel semblait serein mais Amel savait qu'il n'en était rien. Parfois, un bruit les réveillait ensemble, il se faisait rassurant, la prenait dans ses bras et tentait avec elle de trouver des raisons d'espérer » (Hamoutene, 2021, p. 68). Tous les deux militants dans un jeune parti politique, ils essaient de résister vaillamment aux menaces de la mort qu'ils subissent en raison de leur activisme politique et journalistique : « - Vos noms sont sur la liste des gens du quartier considérés par les islamistes comme des « taghout ». Méfiez-vous. Il suffit que l'un d'entre eux veuille faire du Zèle pour que vous soyez en danger » (Hamoutene, 2021, p. 70).

C'est grâce à ce ménage que Warda a fait la connaissance de Zinedine qui étudiait alors le journalisme et venait souvent chez eux pour discuter de la situation sociale et politique du pays. D'ailleurs, le schéma narratif est sensiblement le même pour Zinedine. C'est le narrateur extradiégétique qui procède à la narration dans le seul chapitre qui lui est dédié : (Zinedine-Décembre 1993) pour dénoncer les abus de cette période-clé sous un autre angle et dans un autre espace, celui de la France. En effet, insérer le récit du voyage du jeune homme lors d'un stage d'étude à



Paris, n'est pas gratuit. Il entre manifestement dans le projet de l'écrivaine de mettre aussi la lumière sur le phénomène de l'exil dont les causes remontent à la colonisation française mais qui s'accélère avec les attentats terroristes contre les intellectuels pendant la décennie noire :

« Les deux journalistes travaillaient au noir dans une usine de fabrication de papier, le bédéiste dessinait sous la signature d'un collègue dont le talent était reconnu et qui avait découvert une manière de l'aider. Au hasard de l'octroi des visas, ils recevaient la visite de l'épouse, des enfants et, pendant quelques jours jouaient à être heureux » (Hamoutene, 2021, p. 144)

Le narrateur ne manque pas de faire allusion aux sentiments de non appartenance et d'exclusion qui suivent partout ceux qui ont choisi cette terre d'exil pour gagner leur vie : « Parfois, au détour d'une rue, dans le métro ou dans un café, il reconnaissait les siens. Des ouvriers qui retournaient vers leur banlieue, leur cité dortoir, tête baissée, le regard fuyant comme s'ils regrettaient de s'imposer aux autres, l'air de s'excuser d'être là » (Hamoutene, 2021, p. 143) et cela en dépit des nombreux attraits de la capitale française : « Pourtant, Paris était une ville magnifique qu'il s'était employé à découvrir avec méthode. Tout y était propice à la découverte. Des esplanades, de larges avenues s'ouvrant sur des perspectives, la main de l'homme avait gravé l'opulence aux frontons des monuments, inscrit l'abondance en lettres de lumière sur les murs de la cité » (Hamoutene, 2021, pp. 141-142)

Pour appuyer cette position, deux passages en italique sont séparément incrustés dans le récit, marquant le changement du narrateur. En effet, c'est Zinedine qui prend la parole, submergé d'un flot de souvenirs nostalgiques surgis de son enfance : « Senteurs de jasmins exaspérés par le souffle brulant du sirocco, ombre providentielle du figuier centenaire, perles d'eau fraîche suintant de la cruche, flèches de soleil que je m'amuse à contrarier sur le dessein de tapis » (Hamoutene, 2021, p. 142). Ces images enveloppées d'odeurs et de couleurs se tissent autour de la figure du père : « Clapotis des vagues qui viennent mollir sur la plage, roulement des galets happés par le ressac, brise marine, odeur d'iode et de crevettes que l'on grille sur les terrasses, senteurs de bois mouillés et de peinture fraîche que dégagent les barques amarrés non loin, cris des mouettes. Ma main est dans celle de mon père, j'ai dix ans » (Hamoutene, 2021, p.143). A n'en pas douter, ces souvenirs, formant un espace douillet dans son esprit, lui procurant un sentiment de sécurité et de protection paternelle, Zinedine s'en sert comme un bouclier contre l'attrance exercée par Paris : « Vitrites étincelantes, arbres de Noël nimbés de lumière, convoitise des regards qui traquent l'objet élu pour l'être aimé. La fête est déjà là » (Hamoutene, 2021, p. 142). Ainsi, tel Ulysse, résistant au chant des sirènes, il s'agrippe à sa mémoire pour ne pas céder aux charmes de « la ville des démons et des anges » pour reprendre l'expression de l'écrivain égyptien Taha Hussein et retourner à son pays Ithaque, l'Algérie et surtout à sa Pénélope, Warda.

L'alternance de la focalisation a permis donc aux personnages vivant dans un univers de violence de laisser le soin à leurs mémoires de s'insurger contre les faits traumatiques de leur existence. Et comme c'est toujours le climat tragique de la décennie noire vers lequel leurs expériences personnelles convergent et alimentent leur traumatisme, le caractère polyphonique de la narration ne fait que renchérir le traumatisme de l'écriture elle-même qui se déploie tout au long du récit.

#### **4. Le Hirak : une fonction thérapeutique**

Le Hirak a commencé emblématiquement le vendredi 22 février 2019, et plus massivement à partir du 8 mars quand des millions d'Algériens sortirent dans les rues de tout le territoire algérien pour manifester contre la décision prise, le 10 février 2019, par l'ex-président défunt Abdelaziz Bouteflika de briguer un cinquième mandat présidentiel. Le mouvement pacifiste, bénéficiant d'une large couverture médiatique nationale et internationale et sur les réseaux sociaux, a rapidement pris de l'ampleur et embrassé tout le territoire algérien suscitant admiration et respect du monde entier. Jeunes, vieux, femmes, enfants, intellectuels, fonctionnaires, ouvriers étaient animés par un seul désir ; celui d'un régime démocratique. Ainsi, ce mouvement se pointe comme un nouveau pan de l'histoire de l'Algérie contemporaine où l'homme algérien est appelé, plus que jamais, à prendre son destin en main, à renouveler sa propre vision du monde, à prendre en charge les défis nouveaux de sa société

et assumer pleinement sa responsabilité historique envers son pays.

« Entre le 22 février 2019 et le 20 mars 2020, les marches hebdomadaires ont réuni un nombre conséquent d'Algériennes et Algériens. C'est un fait attesté et reconnu par ceux même qui estiment, qu'avant de se déliter ou d'être dévoyé, le hirak a pu, en l'espace de quelques mois, constituer, malgré son hétérogénéité, une force politique pragmatique, intelligente et redoutable autour d'un projet démocratique. » (Mohand, 2021)

En plus, le Hirak n'a pas été uniquement une opposition au projet de Bouteflika de se maintenir au pouvoir au-delà de son quatrième mandat et une contestation contre le régime en place, il a pu établir une atmosphère de sécurité et de paix longtemps disparue avec le climat mortuaire des années 90 :

« Les visages souriants des manifestants, leur sollicitude les uns à l'égard des autres, cette fraternité si nouvelle ; hier encore l'agressivité prévalait la plupart de temps dans les rapports, que ce soit chez l'épicier, à la poste, dans la rue, sur les visages s'inscrivaient la méfiance et parfois la peur. Il avait suffi seulement de trois vendredi pour que les choses changent radicalement(...).C'était si fort, si beau. » (Hamoutene, 2021, pp. 55-56)

Le roman de Leila Hamoutene essaye de

laisser transparaître les retombées bienfaites de cette mobilisation populaire, non seulement sur la mémoire collective mais aussi sur la mémoire individuelle, notamment celle de l'héroïne Warda. Il commence justement par le premier vendredi du Hirak, le 22 Février 2019. Ce fameux jour va bouleverser le confinement volontaire que Warda a choisi pour ne pas oublier son mari. En effet, longtemps internée dans son deuil, elle est tiraillée entre le désir de se joindre aux manifestants, de participer à cet événement historique et celui de continuer son isolement dans le passé :

«Je me débats. Ma solitude me fait songer aux ailes d'une chauve-souris. Dès que je tente de m'éloigner d'elle en allant vers la lumière des autres, elle s'affole, me rattrape, se colle à moi et me voilà de nouveau seule, encore plus solitaire qu'en tête à tête avec elle. » (Hamoutene, 2021, p. 18)

Elle se décide le 8 mars, date symbolique pour toutes les femmes et elle va l'être concrètement dans sa vie. Ainsi, guidée par des sentiments patriotiques, elle rejoint la foule enthousiaste : « Warda entend un chant patriotique que la foule a entonné, elle n'en peut plus, elle court vers sa chambre, enfile son jeans, un pull, prend une veste au passage et une paire de chaussettes, enfile ses baskets...Vite, elle sort.» (Hamoutene, 2021, p. 49) Ce fut une expérience cruciale pour elle qui bouleversera son existence. Dès lors, c'est une autre Warda pleine de vie qui se mêle à l'ambiance joyeuse et pacifique des manifestations :

«Dès qu'elle est au milieu des autres, Warda chante, crie, répète les slogans que des jeunes gens proposent :

-L'Algérie libre et démocrate ...Non au cinquième mandat.

- Silmya, silmya ...

Quelqu'un lance la chanson de Solking « Liberté »

après, elle est reprise par des milliers de voix.

Warda tremble.» (Hamoutene, 2021, p. 50)

A vrai dire, même au cœur de ces marches, elle ne peut s'empêcher de penser à son mari, souhaitant l'avoir à ses côtés pour partager ces moments inoubliables comme lors de ce passage : « la foule s'est immobilisée, il est 15h30, dans tout le pays, l'hymne national va retentir au même moment. Moment magique. L'émotion est indescriptible. Je pense très fort à Zinedine, il aurait aimé vivre cet instant. (Hamoutene, 2021, pp. 83-84) L'intensité de cette scène provoque chez Warda le souvenir d'une autre image qui se greffe au passé dramatique des années 90 : « « Une image s'impose à moi. Zinedine et moi, nous tenant la main, chantant pareillement, le 29 juin 1994 lors de la marche des démocrates organisée pour rendre hommage au président Boudiaf assassiné deux ans plutôt à Annaba. » (Hamoutene, 2021, p. 84)

Il convient de dire que les vendredis du Hirak ont été le catalyseur des souvenirs pour Warda : « Pendant toutes ces années, la lutte acharnée que j'ai menée pour ne pas oublier Zinedine, ces souvenirs se sont assoupis au fond de mon subconscient, la

vie retirée que je menais, la fuite du temps qui ne m'atteignait pas puisque je me préservais des autres, ne me gardant que pour LUI, a facilité leur sommeil. » (Hamoutene, 2021, p. 170). En plus, ils ont aidé Warda à céder à la tentation de sortir de son carcan de souvenirs personnels et de commencer un processus de guérison de son passé traumatique à l'aide de nouvelles amitiés nouées au cours de sa participation aux manifestations et qui lui redonnent le goût du bonheur :

« La veille, comme tous les jeudis depuis qu'elle a fait la connaissance de Zahra, elle a participé à la confection de pancartes et de banderoles dans le studio de Mehdi son voisin, tous trois sont rejoints par une bande de jeunes qui viennent de tous les quartiers de la ville, Sami et Asma viennent de Belcourt, Malik et Amine de Bab El Oued, Salim et Fériel du Telemly, Rochdi et Skander de Baïnem. (...) A chaque fois qu'elle assiste à ces préparatifs, Warda est à la fête, elle est secouée de fous rire déclenchés par les remarques et les plaisanteries que se lance la petite bande » (Hamoutene, 2021, pp. 101-102)

Warda éprouve un sentiment de reconnaissance envers le Hirak qui revêt le rôle d'une fonction thérapeutique dans la guérison des blessures de la protagoniste :

« Il me plaît de dire que c'est le Hirak, avec tout ce qu'il a entraîné comme changements dans mon existence qui a ramené en moi ces

réminiscences occultées jusque-là, provoquant les tumultes qui ont permis à celles, profondément enfouies, d'émerger. » (Hamoutene, 2021, p. 170).

Warda en sort donc transformée, plus mûre, mais surtout délivrée du poids des événements traumatiques qui ont sillonné sa vie et peut désormais dépasser son trauma : « Cela me grandit, je suis enfin majeure, pas encore sereine mais capable de faire face à mon passé, d'en affronter les pires moments ». (Hamoutene, 2021, p. 170) Elle jouit d'une nouvelle naissance grâce au Hirak pareille au phénix qui renaît de ses cendres.

Bien que la fin du roman soit plutôt vague et laisse le lecteur sur sa faim concernant la destinée de Warda et la reconstruction de son existence, le récit se clôt avec le chapitre le 1<sup>er</sup> janvier 2020, esquissant une note d'espoir pour l'héroïne qui semble plus que jamais prête à prendre sa propre vie en main, puisant dans l'amitié sa plus grande force : « La perspective de retrouver mes nouveaux amis dans ces circonstances exceptionnelles comme celle de revoir Amel et Bel et d'en parler avec eux m'ouvre des horizons nouveaux. » (Hamoutene, 2021, p. 170)



## 5. Conclusion

*Le seuil du moment* de Leila Hamoutene est un roman dont les histoires individuelles des protagonistes n'est qu'un prétexte pour opérer un retour vers la violence terroriste des années 90, principale source de leur trauma, générant un traumatisme individuel et collectif. Enfermés dans ce passé pénible, les protagonistes se voient octroyés la parole pour raconter leurs douleurs et leurs angoisses dans une perspective polyphonique qui apparaît la mieux appropriée à l'écriture du trauma. Ainsi, par le biais d'une narration alternée, signes d'une écriture traumatique, les personnages sujets à des traumatismes différents, se délivrent du poids accablant des souvenirs immergés dans le drame national et plus particulièrement, l'héroïne. Cette dernière, totalement envahie par la mémoire de son mari, trouve dans le Hirak un instrument de guérison à travers duquel Warda se libère de son passé dramatique individuel, de sortir de son long deuil, de gérer ses émotions et d'outrepasser ses

2. Mohand, A. A. (31/03/2021).

« Contester le hirak : essai d'analyse du discours », *Insaniyat / إنسانيات* [En ligne]. Consulté le 11/ 08/ 2022, sur <http://journals.openedition.org/insaniyat/23468>.

3. Parent, Anne Martine, « Trauma, témoignage et récit. La dérouté du sens », *Protée*, Volume 34, numéro 2-3, automne– hiver 2006, p. 113–125, URI : <https://id.erudit.org/iderudit/014270ar>. Consulté le 30/07/2022

traumatismes. Le Hirak remplit donc une fonction thérapeutique et libératrice dans le roman, dépassant son cadre de mouvement populaire national.

### Liste Bibliographique :

#### Livres :

1. Caruth, Cathy. (1995). *Trauma : Explorations in Memory*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
2. Genette, Gérard. (1972). *Figures III*, Paris : Seuil.
3. Hamoutene, L. (2021). *Le seuil du moment*. Alger: Casbah éditions.

#### Article du Journal :

1. Amfreville, M. (15/07/2015). « Introduction », *Sillages critiques* [En ligne]. Consulté le 15 /08/ 2022, sur <https://doi.org/10.4000/sillagescritiques.4205>: <http://journals.openedition.org/sillagescritiques/4205>